

Piano futur

Vanessa Wagner Végane et écologiste, cette soliste classique aime bifurquer et s'ouvrir à la musique électronique.



Il ne sont pas légion, les solistes qui vous confient leur plaisir à jouer une pièce comme on confesse son amour de la junk food. Trop occupés à habiter les espaces célestes des Bach, Chopin ou Rachmaninov, la plupart n'ont pas besoin de le faire. Vanessa Wagner, elle, a eu l'outrecuidance d'inclure dans *Inland*, son nouvel album, un «tube» de Michael Nyman extrait de la BO de *La Leçon de piano*. Et quand elle vous parle de sa découverte, son visage s'éclaire du bonheur trouble qu'il y a à jouer d'un plaisir obscur, ou d'une grosse boulette. «J'étais en train de déchiffrer des trucs à la maison. Et puis je tombe sur cet hypertube de Nyman. Mon fils de 10 ans rentre dans la chambre et me dit : "Qu'est-ce que c'est beau ! Qu'est-ce que c'est ?" Sa réaction si spontanée, tellement jolie, m'a fait me dire "oui, en fait, c'est très beau, cette musique. Pourquoi m'empêcher de la jouer ?"»

A une époque où l'omniprésence de la soupe tonale jusqu'à la Philharmonie de Paris (où les sœurs Labèque interprétaient récemment des pièces du gourou néoclassique Max Richter) menacerait presque l'avant-garde contemporaine, Vanessa Wagner anticipe les boulets rouges de l'intelligentsia. «En enregistrant,

je ne me suis pas posé la question plus que ça. C'est aujourd'hui, à deux jours de la sortie, que je me dis : "Ouh là !"»

Nous sommes dans un bar glacé de Stalingrad, un jour d'avril empli de pluie intense et d'air froid. Wagner rit nerveusement, et on la comprend. Son *Inland*, qui mélange Bryce Dessner (autre "néo", débarqué du groupe pop The National) à Hans Otte ou Meredith Monk est audacieux pour tout le monde, les fans de pop qui se bouchent les oreilles à la moindre éruption d'atonalité comme les puristes pour qui contemporain rime avec hypercomplexité. Quelques jours plus

tard, elle sera contredite et confirmée à la fois par Emmanuel Dupuy sur France Culture, qui saluera son talent «à donner une certaine densité à une musique qui n'en a pas». Mais pour l'instant, elle se demande si son amour du déséquilibre ne l'a pas emmenée trop loin. Pas qu'elle en éprouve du regret. Elle doit suivre son goût du risque, et de ces écoles de musique si éloignées qu'on a longtemps cru que leurs publics ne pourraient jamais se rencontrer. Un jour le *Concerto pour piano* de Schumann, un autre Aphex Twin ou Philip Glass. Sans le zigzag, elle est sûre qu'elle se dessècherait. «C'est fatigant pour

moi, et pour les autres. Mais je ne pourrai jamais me passer de musique avec plein de notes, ni de Schubert ni de musique électronique pointue. J'ai besoin de bouillonnement, de nourrir mon ambivalence.»

Longtemps, pourtant, elle est restée dans les clous. Sans doute que la carrière qu'elle avait commencé à ébaucher était trop miraculeuse pour être mise en péril par un penchant à ne pas respecter les lignes tracées par les aînés. Le son de l'enfance de cette fille de profs de lettres, c'était Ferré, les Beatles, «le Köln Concert de Keith Jarrett à fond». La tentation du conservatoire est venue du Gaveau de l'arrière-grand-mère, et des encouragements de son beau-père chef d'orchestre. Par chance ou destin, elle atterrira au Conservatoire national, à Paris. Là, elle se distingue en sortant avec un danseur, «que les musiciens traitaient comme des sportifs», et par son talent indécent, pourtant remis en cause par son professeur, le compositeur Michel Merlet, qui lui serine qu'elle est «une merde». Paumée par la compétition, elle essaiera la philo à la fac, le cycle de perfectionnement. C'est finalement dans une académie à Cadenabbia, en Italie, qu'elle va s'ouvrir, entourée de musiciens des quatre coins du monde. «On vivait tous ensemble, un Steinway dans chaque pièce. On faisait la fête comme des dingues...»

L'autre découverte essentielle, c'est la musique électronique, en 1993, dans des soirées au Queen. «Tout le monde se souriait, c'était merveilleux.» Suivront les passions pour l'ambient,

«Gas, Basic Channel», puis la rencontre – amoureuse – avec Alex Cazac, en 2000, à un ciné-concert du héros techno Jeff Mills. Cofondateur d'InFiné, label emblématique d'une musique électronique chercheuse et sophistiquée, il l'encouragera à suivre toutes ses passions, en même temps qu'elle lui ouvrira les portes vers le territoire immense du classique. Des fois, on avance mieux à deux, surtout quand on est différent : Vanessa Wagner peut apprécier la longue route parcourue depuis l'époque où son manager lui déconseillait de parler de son amour de la techno dans les interviews. Sans banderole ni bâton de pèlerin, elle revendique désormais son bonheur d'*appartenir à plusieurs mondes et de les rendre poreux là où ils sont séparés*, et souligne que la militance va bien au-delà de la musique.

Elle est végane (elle a accepté de se présenter aux élections législatives de 2017 pour représenter le Parti animaliste à Paris), accueille dans le foyer familial des mineurs réfugiés depuis deux ans. «Je suis aussi la seule du milieu classique, je crois, à avoir signé le manifeste contre le sexisme dans la musique. Tout ça est englobé dans un même élan.» «Sursensible» au monde, elle en veut presque à ses collègues du classique qui envisagent leur existence comme coupés du monde tel qu'il va (mal). Elle gagne bien sa vie, mais accepte des cachets qui peuvent être divisés par dix. «On peut gagner énormément d'argent quand on est un Renaud Capuçon ou un Lang Lang. Ça me pose problème, parce qu'on fait le même métier. Surtout l'artiste qui vit dans sa bulle, en mode autiste sur son instrument, je ne supporte pas. Certes, nous sommes des sportifs de haut niveau, et qui devons le rester très longtemps. Mais quand ton gamin fait une crise d'asthme au milieu de la nuit et que tu as un concert le lendemain, ton concert, tu l'oublies. C'est pareil pour le monde.» Souvent, elle pense à la *Chronique d'un voyage en Sibérie* de Sviatoslav Richter, dans lequel le géant russe raconte ses concerts dans des églises mal chauffées, sur des pianos de fortune, et elle se dit que sa manière de mener sa carrière est aussi une manière de maintenir en vie la musique qu'elle aime, toujours en péril à cause de l'économie de marché, et de son exclusivité. «Si nous, les interprètes, nous tenons à jouer les mêmes valses de Chopin toute notre vie, rien ne bougera. Ce métier, c'est un artisanat avant tout. Bien sûr qu'on est des êtres tourmentés. Mais jouer devant des publics pas forcément très éduqués, sur des pianos un peu cata, ça nourrit plus que tout. Nous sommes des milliers d'interprètes avec la même recherche d'absolu – celle de l'interprète, et celle du succès. Là-dedans, il faut se trouver soi. Et on n'est rien sans les autres.»

Par **OLIVIER LAMM**
Photo **NOLWENN BROD. VU**

LE PORTRAIT